



HAL
open science

Compte-rendu : Delphine Naudier, Maud Simonet (sous la dir.), Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements

Isabelle Mayaud

► **To cite this version:**

Isabelle Mayaud. Compte-rendu : Delphine Naudier, Maud Simonet (sous la dir.), Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements. 2012, pp.218-221. hal-02295828

HAL Id: hal-02295828

<https://hal.science/hal-02295828>

Submitted on 20 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

sciences 'normales' qui évaluera les apports et bénéfices des études genre et de la recherche féministe pour les sciences sociales.

Cornelia Möser

Philosophe
Chargée de recherche CNRS
CRESPPA-GTM

Delphine Naudier et Maud Simonet (eds) – *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*

(2011). Paris, La Découverte, 251 p.

Faut-il « *des humains sans qualités pour faire une recherche de qualité ?* » (p. 13). Non, répondent sans détour Delphine Naudier et Maud Simonet, à l'initiative de cet ouvrage – *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements* – qui met en question 'l'engagement' des scientifiques. Ce recueil d'articles s'inscrit en cela dans le « *mouvement réflexif* »¹ qui parcourt les sciences humaines et sociales depuis les années 1980, et a massivement gagné la sociologie au tournant des années 2000. Pour autant, ce livre ne constitue pas un simple épigone d'une déjà (trop ?) longue série. Les auteures éludent en effet habilement, dans leur introduction, la question de la neutralité axiologique chère à Max Weber, en postulant d'une part qu'un-e scientifique est toujours engagé-e, et d'autre part que cet engage-

ment a une valeur heuristique. Ainsi, plutôt que de s'embourber dans une réflexion tautologique autour de l'impossible accession au tutélaire point de vue de Sirius de l'humain du fait même de sa qualité d'humain, Delphine Naudier et Maud Simonet nous invitent à une réflexion féconde centrée sur les pratiques, donc sur les méthodes à l'épreuve de l'action, des sociologues en activité. Ce faisant, elles déplacent le questionnement sur le terrain des « *règles sociales* » du champ scientifique qui permettent de garantir la validité des productions des « *travailleurs de la preuve* »².

L'ouvrage se distribue en trois temps successifs, les contributions s'articulant autour de cette idée phare : les sociologues « *travaillent avec, mais aussi sur et grâce* » (p. 6) à leurs engagements.

La première partie s'attelle aux engagements militants et propose, au travers des expériences de quatre chercheur-e-s chevronné-e-s, un retour critique sur des parcours où action militante et action scientifique s'entrecroisent et se rejoignent pour soutenir la cause de minorités opprimées en raison de leur sexe, de leur classe ou de leur origine ethnique. À l'instar de Bernard Pudal, qui, soutenant « *l'idée qu'on participe biographi-*

¹ Hartog François (2005). *Évidence de l'histoire : ce que voient les historiens*. Paris, éd. de l'EHESS, p. 216 (« Cas de figure »).

² Shapin Steven, Shaffer Simon (1993). *Léviathan et la pompe à air*. Paris, La Découverte [1^{re} éd. en langue anglaise, 1985], cité dans Pestre Dominique (2006). *Introduction aux Science Studies*. Paris, La Découverte, p. 65.

quement aux 'opérations historiographiques' auxquelles on associe ses recherches » (p. 26), met en perspective engagement personnel, production intellectuelle sur la socio-histoire du communisme et évolution des rapports sociaux dans l'espace et dans le temps, Alban Bensa, Anne-Marie Devreux et Xavier Dunezat déroulent le fil de leur carrière, articulant de manière précise et circonstanciée engagement politique et recherche scientifique. Alban Bensa revient ainsi sur l'histoire de son engagement personnel en faveur des Kanaks de Nouvelle-Calédonie, montrant comment un objet scientifique se mue en engagement politique (ce dernier enrichissant la production scientifique en retour), du fait du positionnement du chercheur dans le 'vif' d'une situation. Alban Bensa conclut de ce cheminement qu'« il n'est au fond de sciences sociales que critiques » (p. 48) ; opinion largement partagée par Anne-Marie Devreux, qui tout en retraçant son parcours, revendique une recherche qui adopte un point de vue féministe pour faire science. Cet article est ainsi l'occasion, pour elle, de revenir sur son profil de 'chercheuse-syndicaliste', et en particulier sur une enquête menée sur les inégalités entre les sexes au CNRS. De ces expériences, elle retient notamment ce constat, qui en dit long sur les embûches qui jalonnent la vie professionnelle des chercheuses, et qui peut

se résumer en cette formule : plus on est suspect, plus on doit « faire ses preuves » (p. 74). Xavier Dunezat enfin, revenant sur ses recherches sur les mobilisations de 'sans', fait état de frontières parfois poreuses si bien qu'il ne sait plus s'il s'agit de parler « d'observation participante » ou de « participation observante ». Cette première partie met donc à mal l'idée reçue, et bien ancree, selon laquelle un-e sociologue serait partial du fait de son engagement politique, engagement que l'on situe (étonnamment ? Nous posons la question...) en général 'à gauche'.

La seconde partie dévoile des problématiques auxquelles se heurtent six sociologues engagé-e-s par leur objet même. Il s'agit pour Jean Baubérot, Cécile Guillaume et Sophie Pochic de montrer comment exigence scientifique et demande sociale, laquelle s'exprime via une institution commanditaire d'une enquête, peuvent cohabiter. Jean Baubérot conte son expérience au sein de la commission Stasi et souligne « l'aspect ambivalent d'une situation où l'on est acteur et sociologue » (p. 116). Cécile Guillaume et Sophie Pochic mettent, quant à elles, en avant tout le bénéfice que l'on peut tirer de « l'engagement par » qui permet d'approcher des contextes et des populations d'ordinaire plus difficiles d'accès pour les chercheur-e-s (en l'occurrence il s'agit d'une commande concer-

nant les inégalités homme-femme dans une grande entreprise). C'est le choix même de l'objet de recherche qui est ensuite interrogé par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, puis Stéphane Beaud. Pour les premiers, dont les travaux portent sur les classes supérieures de la société, l'enjeu est de se départir du soupçon de « *collusion avec l'ennemi* » (cet énoncé nous revient) que ferait peser sur eux, plus ou moins explicitement, une communauté scientifique davantage portée à étudier les dominés que les dominants. Aussi : « *Travailler sur la grande bourgeoisie est donc déjà un engagement, une manière de récuser une exceptionnalité qui la tient à l'abri de l'investigation* » (p. 140). Stéphane Beaud clôt ce second temps de l'ouvrage et se risque à un essai – réussi – d'auto-socio-analyse, en interrogeant le choix de la profession de sociologue, et surtout le choix de son objet, les classes populaires, dont il n'est pas issu. Il assure, en un certain sens, la transition vers la troisième partie.

Ce dernier ensemble représente certainement le pan le plus risqué de l'ouvrage car guetté par deux écueils : celui du narcissisme, bien identifié par Delphine Naudier et Maud Simonet (p. 12) et heureusement contrôlé ; mais aussi celui que cet ouvrage prétend justement dénoncer : « *le double 'je'* » (p. 167) du sociologue pouvant prêter le flanc à

toutes les critiques subjectivistes. Le sociologue serait ainsi partial car il partagerait les attributs de son objet d'étude. Prenant ce point de vue à revers, les quatre contributions qui composent cette partie détaillent les vertus heuristiques du sensible et se prononcent en faveur d'un produit scientifique qui cesse de faire l'impasse sur ses véritables conditions de production. Daniel Bizeul s'érige ainsi en pourfendeur des partisans des versions écrites finales édulcorées qui faussent la perception de la réalité du travail scientifique paradoxalement afin d'« *écarter le soupçon de partialité et de fausseté* » (p. 184). Humain, jamais trop humain, pourrait-on dire, tant se trouvent distillés dans ce dernier volet des vocables relevant d'un champ lexical d'ordinaire peu présent (voire absent ?) de la littérature scientifique. Il est ici question d'« *imagination* » (p. 174), de « *passion* » (p. 186), de « *corps* » (p. 214) et de « *chair* » (p. 201). Il s'agit pour les auteur·e·s de se laisser saisir par l'objet en même temps que de tenter de s'en saisir. Patricia Bouhnik, s'appuyant sur son expérience avec les toxicomanes, se prononce en faveur d'une co-construction de la relation de confiance (p. 195). Loïc Wacquant, plus radical, prône une immersion (telle celle qu'il a pratiquée dans une salle de gym à Chicago jusqu'à devenir boxeur lui-même) : « *Devenez indigènes, mais revenez en sociologues !* »

(p. 215) nous lance-t-il... Emmanuel Sorignet en dernier lieu, présente un profil singulier du fait de sa « *double appartenance professionnelle* » (p. 222), la pratique du sociologue informant celle du danseur et vice-versa.

Si nous devons retenir un seul mérite à cet ouvrage – en réalité il y en a bien d'autres – ce serait sans doute ce regard résolument positif qui est porté sur l'intime et le sensible, sur les émotions et l'imaginaire tenus pour des ressources créatives de richesses pour nos travaux, bien plutôt que pour des limites à la scientificité de nos productions. Si l'homme pense avec ses yeux³, il pense aussi avec son cœur, semblent ainsi nous suggérer Delphine Naudier et Maud Simonet. Cela étant, l'ouvrage laisse un certain nombre de questions en suspend, à commencer par une interrogation qui porterait précisément sur cette réflexivité à bien des égards 'contrainte'. En effet, de même que les féministes sont parvenues à mettre en évidence la « *non neutralité de l'injonction à la neutralité scientifique* » (p. 9), de même peut-on formuler l'hypothèse d'une non-neutralité de l'injonction tacite et rampante à la réflexivité scientifique. Nul

³ Lenclud Gérard (1995). « Quand voir, c'est reconnaître ». *Enquête*, Les terrains de l'enquête [En ligne], mis en ligne le 1^{er} février 2007 : <http://enquete.revues.org/document266.html>. Consulté le 16 septembre 2009.

doute en effet que les sciences humaines et sociales traversent une crise de légitimité que traduit une production pléthorique reformulant à l'envie depuis trente ans la question du « *à quoi servent nos disciplines ?* » ! Gageons que les politiques néolibérales et leurs lubies 'évaluationnistes' y seraient pour quelque chose... Et partageons nos connaissances et notre expertise, mais aussi nos ressentis, nos inquiétudes et nos espérances, dans une large « *réflexion collective* » (p. 21). Peut-être convient-il aujourd'hui plus que jamais de donner « *du sens* » (p. 147) à nos pratiques professionnelles, en s'engageant en/pour/par (les) sciences humaines et sociales sans réserves !

Isabelle Mayaud
Doctorante en histoire
CRIA-EHESS et LABTOP
Université Paris 8

Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (eds) – *Histoire de la virilité*

(2011). Paris, Seuil, 3 tomes. T. 1, 588 p. ; t. 2, 504 p. ; t. 3, 574 p.

Tome 1 : **Georges Vigarello (ed) – *L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières***

Ce volume est le premier d'une trilogie sur l'histoire de la virilité. Il explore la thématique de l'invention du concept de virilité de l'Antiquité aux Lumières. Cette vaste période rend difficile la synthèse. Néanmoins le volume répond à un projet ambitieux en